Lo vîlhio dèvesâ

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **61 (1923)**

Heft 39

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

61me ANNEE — No 39. *Fondé par L. MONNET et H. RENOU.* **Samedi 29 septembre 1923.**

CONTEUR VAUDOIS



JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : *Suisse,* **un an Fr. 6.—**
six mois, Fr. 3.50 — *Etranger,* **port en sus**

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au ***Conteur Vaudois*** jusqu'au 31 décembre 1923 pour **2 fr. 00** en s'adressant à l'administration 9, Pré-du-Marché, à Lausanne.

FINI, LE COMPTOIR !

« LE veau d'or est encore debout ! » Non, ce n'est pas ce que nous avons voulu dire. « Le Comptoir est enfin fini ! » C'est une manifestation lausannoise annuelle qui, sans inconvénient aucun, pourrait devenir bisannuelle, c'est-à-dire n'avoir lieu que tous les deux ans ; pas deux fois par an. Diable ! deux fois par an, mais les camomilles et le bicarbonate seraient hors de prix.

« Le Comptoir est enfin fini ! » Donc on en peut dire tout le mal voulu, sans lui faire de tort. Eh ! bien, détrompez-vous : nous allons vous en dire du bien, beaucoup de bien, rien que du bien. Et c'est sincère, allez ! Oh ! nous vous voyons sourire. Vous nous avez peut-être rencontré dans le hall des dégustations, le sourire aux lèvres, l'œil brillant et le chapeau « sur l'oreille » et vous en avez conclu que c'était là pour nous tout l'attrait du Comptoir. Vous ne vous trompez pas tout à fait, mais vous exagérez fortement. Oh ! oui, très fortement. Il y a autre chose au Comptoir. Vous songez sans doute à toutes les merveilles que l'initiative, l'ingéniosité, l'intelligence de nos commerçants et industriels ont réalisées et exposées au Comptoir. « Çè, c'être quelque chose ! », d'accord. Mais ce n'est pas de quoi nous voulons parler.

Le Comptoir a ceci de bon qu'il nous met en contact plus étroit avec nos Confédérés. Il crée à Lausanne, pendant deux semaines, chaque automne, une Suisse en miniature. On y vide quelques flacons, soit. Quel grand mal y a-t-il là ? On n'oblige personne à boire. Il y a, du reste, des restaurants de tempérance. Ils sont peut-être un peu moins bruyants, un peu moins gais, pour dire le mot ; en sont-ils moins respectables ? Non pas.

Oui le Comptoir nous rapproche entre Confédérés. Il nous apprend à nous connaître, à nous comprendre, à nous aimer. Cela seul serait sa raison d'être. Que les industriels et les commerçants y fassent des affaires, de belles affaires, tant mieux ! Nous aimerions qu'ils puissent tous, en retournant chez eux, mettre la clef sur la corniche et appliquer à la porte de leur magasin ou de leur atelier une pancarte avec ces seuls mots : « Fermé pour cause de fortune faite au Comptoir de Lausanne ! »

Mais à côté de cela, il y a le côté moral, patriotique, qui pour être moins palpable n'en est pas moins important. Ce côté-là, le Comptoir le réalise. Nous nous en sommes particulièrement persuadé cette année. Il nous a semblé voir se fondre à vue d'œil les divergences de langue, de race, de confession, qui sont la caractéristique de notre pays mais qui en sont le point périlleux.

Le Comptoir, comme, du reste, la Foire de Bâle, attestent cette unité d'action, cette unité d'effort, cette unité de sentiment, sinon de mentalité qui sont le propre du peuple suisse, en dépit de toute la diversité des éléments qui le composent.

Quelques esprits, sérieux à l'excès ou chagrins s'élèveront contre la multiplicité de nos manifestations populaires. Peut-être bien n'ont-ils pas entièrement tort. Mais qu'ils se disent bien que s'il y a un mal dans cette multiplicité, il y en aurait un bien plus grand encore dans l'absence ou dans la trop grande rareté de ces manifestations. Les grandes fêtes nationales — le Foire de Bâle et le Comptoir de Lausanne peuvent prétendre à cette qualification — font plus encore pour le développement et la prospérité du pays que les relations économiques dans lesquelles entrent en jeu des intérêts souvent divergents et dont le choc provoque des inimitiés.

Passons sur les quelques verres « de plus » qui se boivent au Comptoir et disons-nous que le peuple y gagne en cohésion, en compréhension. N'est-ce pas là l'essentiel ? *J. M.*



ON CRANO TSACHAO

DA tsasse l'a coumeincì dein noûtron paï. La beinda verda, la beinda grise, la beinda nâire dzelyant dein lè campagne. Lè z'ètyâiru, lè corbè, lè lâivre, lè tasson, lè z'izelette, lè dzenelhie, lè counet, lè tsat et lè tsachâo n'ant qu'à sè bin teni, câ, quemet diant lè croûïe leingue :

L'è pè lè lâivre qu'on coumeince
L'è pè lè tsachâo qu'on finit.

Tot cein l'è pi po vo dere que l'ein è arrevâ de iena à noûtron ami Gregnalet. Vo lo cougnâite prâo. L'è clli que sè laisse crètre la barba rein que por allâ à la tsasse po que lè bîte sè crayant que l'è on bosson, et que l'a dâi tant croûïo get que vâi pas pi onna modze à trâi pi de li. L'a la iuva tant basse que sa fenna, la Gregnaletta, l'è adî ein couson quand l'è que lo vâi parti que s'è trompâi de bet po son fusi, que bete la crosse contre lo matou — l'è tot cein que l'a tiâ tant qu'ora — et lo canon contre lì. Adan tî lè matin lâi eimbroûle la crosse avoué dâo mâi et lo canon avoué de la moutarda. Dinse lâi pâo rein arrevâ. Quand vâi la bîte, âo bin quand l'oût — du que vâi rein, — passe lo lètse-potse sur l'arma et quand l'acheint lo côté dâo mâi, lo bete à son épaule, tire lo gatollion,... et fot bas son tsin. Lâi ein faut dize-houit per an de clliâo tsin ! Quin z'impoût ! Sacré Gregnalet !

Ora, mè faut vo dere que lo bolondzî l'avâi on papaguié — on perroquiet se vo z'amâ mî — on galé papaguié que dèvesâve asse bin que 'na fenna. Dessuvive cllia qu'âo bolondzî qu'on pâo pas mî. Mîmameint que dâi coup ie desâi: « Embrasse-moi Ulysse ! » tant bin que l'Ulysse montâve amon lè z'égrâ po eimbransî la Sylvie et trovâve rein que lo papaguié que lâi desâi avoué lo son de voix de sa fenna :

— Moi d'avril !

Vo dio que l'ètâi on z'ozô que lâi manquâve rein, pas pi la parola.

S'è-te pas trovâ que clli Jacot, on dzo, s'è sauvâ ; l'è parti dein lè boû et l'a bi z'u bramâ :

— Ulysse, viens m'embrasser !

n'a jamais été fotu de retrovâ sa carrâïe. Tot cein que l'a trovâ, l'è... Gregnalet que l'ètai dein lo boû et que guegnive budzî lo bosson iô lo papaguié s'ètâi aguelhî. Gregnalet acheint lo mâi de son fusi, eincrosse et pu... rrau... fot à l'ozi onna débordounâïe à bet porteint. Jacot l'a ètâ manquâ, mâ la sacossa l'a ètâ tant forta que l'è tsesâ vè lè pi à Gregnalet. Stisse lâi seimbllie vère on z'ozi, teind la man po l'accroutsî et fâ :

— Euh ! mon Dieu que t'î maigro !

Et Jacot lâi repond :

— C'est que j'ai été bien malade !

Adan, mon Gregnalet, tôt èpouâirî, lâtse la bîte et fâ dinse :

— Estiusâ-mè bin, Madama, ie vo pregné po on z'ozi !

Marc à Louis du Conteur.

PETITS RENTIERS

LE *Journal de Morges* publie le très intéressant article que voici, où l'on reconnaît d'emblée la plume toujours alerte et spirituelle de M. le Dr Gustave Krafft.

* * *

Le petit rentier est celui qui vit de ses petites rentes après une longue existence de travail opiniâtre, de sage économie et d'épargne prudente.

Il n'a jamais rien gaspillé. Il a toujours pensé à ce lendemain éventuel et lointain qui s'appelle la vieillesse, avec l'ambition légitime d'être un petit vieux indépendant.

La seule idée d'être à la charge de ses enfants ou de sa commune ou de quelque parent généreux lui est tellement pénible qu'il s'est privé, toute sa vie de beaucoup de choses utiles ou agréables pour réaliser ce noble rêve : vieillir, souffrir et mourir dans l'indépendance et dans la liberté !

Il rend hommage à ceux qui ont fondé les Asiles de vieillards, mais ce sont des asiles pour les vaincus de la vie tandis qu'il a tout fait pour être un vainqueur de la vie, quelque modeste que soit d'ailleurs cette victoire.

Quant à la sollicitude de l'Etat qui se dispose à créer l'assurance-vieillesse, il espère n'en pas avoir besoin parce qu'il sait trop que celui qui paie commande. S'il devient un vieillard, il entend ne plus obéir qu'à ses petites ou grandes infirmités, en vivant à sa guise, où bon lui semble et comme il lui plait.

* * *

Le petit rentier n'est pas, nécessairement, un petit bourgeois sans idéal. C'est souvent au contraire un bon petit philosophe. Il a de l'ordre. Il établit un budget. Il marque ses recettes et ses dépenses. Il paie tout ce qu'il achète comptant, après quoi, il songe à d'autres choses plus belles et plus élevées.

Sa caisse est petite, mais il a toujours de l'argent dans sa caisse !